



LOI qu'elle fit, Julie Poissonard fleurait toujours le brie-coulommiers: elle était crémière. Au grand soleil de juin 1940, sur la route de Bordeaux où le Gouvernement l'avait précédée, un homme qu'elle recueillit dans sa camionnette lui dit: «Tu sens le fromage, ma petite mère. Si t'es pas crémière, moi je suis le pape.» Cet homme portait l'uniforme des zouaves et buvait du vin rouge sans en offrir à personne. Julie Poissonard pensa: «Le monde est mauvais.»

Au volant, son mari, Charles-Hubert Poissonard, que la défaite de la France rendait bavard, disait au soldat: «Pourquoi qu'on n'a pas envoyé tous les Juifs au front? Moi, si j'étais le Président de la République, c'est ce que j'aurais fait. Et on n'en serait pas là.» Les deux enfants Poissonard, une fille de dix ans, Jeannine, et un petit garçon de quatre, Henri, ne disant rien, donnaient une leçon de dignité qui était perdue pour tout le monde.

À Bordeaux, on se débarrassa du zouave qui n'avait plus de vin et menaçait les provisions de ses hôtes nomades. Le voyage, que plus tard on appela «exode», n'avait pas, en

somme, été trop déplaisant. Certes on avait eu tort de recueillir ce zouave, mais on saurait à l'avenir qu'il ne faut pas ramasser le premier venu sous prétexte qu'il est vêtu de kaki et se déplace à pied.

La famille Poissonard ne trouva aucun charme au chef-lieu de la Gironde, trop peuplé. La camionnette perça jusqu'aux Quinconces, où elle resta immobilisée toute une semaine. Comme on ne pouvait se loger nulle part, on dormit dedans. Le matin, le jeune Henri allait uriner contre ses roues, ce qui l'amusait et (croyait-il) lui donnait une importance sociale. Mme Poissonard jugeait cela « mal élevé », mais vu les circonstances le petit homme était



excusable. Jeannine, prévoyante, avait emporté sa grande collection de *La Semaine de Suzette* et lisait avec un intérêt inlassable les *Aventures de l'Espiegle Lili*, ce qui permettait à son père de dire : « Lis pas comme ça, voyons, tu vas te crever les yeux. » Et se tournant vers des voisins qui habitaient une Peugeot :

– Cette petite-là, elle a la lecture dans le sang. Elle lirait dans un naufrage.

La nouvelle la plus importante qu'on apprit en quatre ans d'occupation fut que les Allemands étaient corrects. Cette nouvelle arriva à Bordeaux comme une colombe, et bien des fronts se relevèrent, ceux du couple Poissonard, entre autres, que la pensée de leur jolie crèmerie de la rue Pandolphe (XVII^e arrondissement) mise à sac comme Byzance torturait sans trêve. Le couple Poissonard, donc, songea au retour et dressa des plans pour s'extirper des



Quinconces. On rentra à Paris en deux jours, à toute vitesse et en chantant. À midi, la camionnette débouchait place de l'Étoile où une clique de la Wehrmacht jouait une espèce de marche funèbre. La famille Poissonard regarda cela passionnément.

– Des soldats, des soldats! criait Riri.

– Quelle discipline! dit Charles-Hubert. La guerre, c'est pas étonnant qu'ils l'aient gagnée.

– Après tout, c’est des hommes comme les autres, dit Julie.

– Et ils savent tous le français, reprit M. Poissonard. Hitler, il a envoyé ses ingénieurs étudier en France. La preuve.

Rue Pandolphe, la crèmerie était toujours là. À son fronton rayonnait en bâtarde jaunes :

AU BON BEURRE

La joie du couple Poissonard fut indescriptible. Pour un peu ils auraient remercié les Allemands. Julie enfila une blouse blanche, Charles-Hubert une blouse grise, Jeannine se tapit dans les ténèbres ombreuses de l’arrière-boutique avec *L’Espiegle Lili*, et le marmot, à tout hasard, se mit à pleurer.

– Le gronde pas, Charles, dit Mme Poissonard ; c’est nerveux. Là, c’est fini, Riri. Qui c’est qui veut une sucette ? Dis donc, Charles, faut laver la camionnette. Sale comme elle est, elle présente mal. Faut pas donner le mauvais exemple aux Allemands. Qu’ils voient que les Français, eux aussi, ils savent se tenir.

– Une histoire comme celle-là, dit Charles-Hubert, faisant allusion aux récents désastres de la France, c’est mauvais pour le commerce.

Julie, derrière son comptoir, méditant comme un bœuf, ne répondit pas. Elle ferma les yeux, puis les entrouvrit. Un silence qui sentait le lait séché et le fromage de chèvre occupa le *Bon Beurre*. Enfin, la crémière murmura :

– Les Anglais leur donneront du fil à retordre, c’est moi qui te le dis, Charlot. On n’a pas fini d’être malheureux.

À ce moment une pratique entra dans la crémèrie. Commercial en diable, Charles-Hubert s'enquit :

– Et pour madame Lécuyer, qu'est-ce que ça sera ? Ça fait plaisir de se revoir après une séparation pareille. Vous voyez : on peut pas s'arracher à notre Paris. On part dix jours et puis on revient. Allemands ou pas, Paris c'est toujours Paris.

– Et votre grand fils, ma'me Lécuyer, demanda Julie, vous en avez-t-y des nouvelles seulement ?

– Oui, merci, dit Mme Lécuyer d'une voix triste.

– Il lui est rien arrivé au moins ?

– Il est prisonnier.

– Ça, c'est la combine, dit le crémier. Être prisonnier, c'est ce qu'on peut faire de mieux à la guerre. La planque ! Et puis vous en faites pas, y a l'armistice. Il paraît que tous les prisonniers, ils vont rentrer en France, voyage payé et tout. Sans compter la prime de démobilisation.

– Croyez-vous ?

– C'est ce qu'on raconte partout.

– Il est pas fou, Hitler, dit le crémier. Écoutez voir : il a pas intérêt à ce qu'on soit mécontent en France. Alors, il renvoie les prisonniers et il leur paye le voyage de retour. D'ici un mois, si ça se trouve, vous le reverrez, votre Léon.

– Et pensez que depuis bientôt un an il vous coûte pas un sou. On dira ce qu'on voudra, la mobilisation, ça n'a pas que des mauvais côtés. Prenez Léon, il aura fait un voyage en Allemagne aux frais de la princesse, et le retour pareil. Faut être réaliste.